BLOODLINES
VITE ALLO SPECCHIO

OWEN LOGAN

Foreword by Tahar Ben Jelloun

BLOODLINES
VITE ALLO SPECCHIO

BLOOD
VITE ALLO

Photographs

Foreword

LINES
SPECCHIO

OWEN LOGAN
TAHAR BEN JELLOUN

CORNERHOUSE PUBLICATIONS *in association with* ISTITUTO ITALIANO DI CULTURA

OWEN LOGAN

Owen Logan was born in 1963 to a Scottish father and Italian mother. He started working as a photographer in 1979. In the 1980s he frequently worked in Morocco; his first book *Al Maghrib* was published by Polygon in 1989. He has received several awards for his independent work and has been shortlisted for The Fox Talbot Prize. His photographs have been exhibited internationally and his Moroccan work was toured in North Africa and Europe by the British Council. He started work on *Vite allo specchio* in 1990 following his Moroccan project, when he had made several journeys through Europe together with North African emigrants. He continued his project about Italian emigration, working in Italy and amongst Italian communities in Britain. Long aware of Tahar Ben Jelloun's work, Logan was prompted to ask the writer to contribute the foreword for this book when he read the lines of one of his poems which had been laid on the coffin of Driss Moussafir, a Moroccan emigrant who died in Milan in 1993.

Owen Logan è nato a Edimburgo nel 1963 da padre scozzese e madre italiana. Ha cominciato ad occuparsi di fotografia nel 1979. Negli anni 80 ha lavorato spesso in Marocco: il suo primo libro *Al Maghrib*, che raccoglie le sue esperienze, fu pubblicato da Polygon nel 1989. Ha ricevuto parecchi premi per il suo lavoro e le sue fotografie sono state selezionate per il Fox Talbot Prize. Le sue opere sono state presentate in mostre internazionali e i suoi lavori sul Marocco sono stati esposti in Africa del Nord e in Europa a cura del British Council. Ha cominciato a lavorare a *Vite allo specchio* nel 1990 dopo gli anni di lavoro in Marocco, durante i quali aveva avuto modo di fare parecchi viaggi attraverso l'Europa con emigranti del Nord Africa. Ha continuato la sua ricerca sull'emigrazione italiana, lavorando in Italia e nelle comunità italiane della Gran Bretagna. Ciò che ha spinto Logan a chiedere a Tahar Ben Jelloun di scrivere l'introduzione a questo libro, sono stati due versi di una sua poesia che erano stati posti sulla bara di Driss Moussafir, un emigrante marocchino morto a Milano per l'esplosione di una bomba nel 1993.

TAHAR BEN JELLOUN

Tahar Ben Jelloun was born in Fez, Morocco in 1944. He emigrated to France in 1961. Since then he has become one of the leading literary figures in France, well known for both his novels and his social commentary. He has written many books of poetry, fiction and criticism and is a regular contributor to *Le Monde*. In 1987 he was awarded the Prix Goncourt for his novel *The Sacred Night*. Many of his novels, including *The Sand Child* which has been translated into thirteen languages, are published in Britain by Quartet. His most recent and highly acclaimed novel *With Downcast Eyes* is published in English by Little Brown in the United States.

Tahar Ben Jelloun è nato a Fez in Marocco nel 1944. Emigrato in Francia nel 1961, è diventato uno dei protagonisti del mondo letterario e giornalistico francese. Ha pubblicato libri di poesia, romanzi e critica. Collabora con *Le Monde*. Nel 1987 gli è stato assegnato il Prix Goncourt per il romanzo *Notte fatale*. Tra le opere di Ben Jelloun pubblicate in Italia dall'editore Einaudi figurano *Creatura di sabbia*; *Giorno di silenzio a Tangeri*; *Le pareti della solitudine*; *Dove lo stato non c'è* (in collaborazione con Egi Volterrrani); *Lo scrivano* e l'ultimo romanzo di grande successo *Gli occhi bassi*.

FOREWORD

Où qu'on aille, on porte la terre sur le visage. Quoiqu'on fasse, on porte le pays dans les semelles de ses chaussures, dans le timbre de la voix, dans le grain de la peau, dans le fond des yeux. Le vent nous poursuit et dépose sur nos lèvres le parfum du pays, les éclats du souvenir, le chant des origines. Le soleil, même absent du ciel d'Angleterre, laisse des traces dans les rides des vieilles personnes. Lui aussi se souvient. Et puis il y a la nuit et ses cortèges. Les rêves se font nombreux et grandioses quand le corps est loin du sol natal. Ils ramènent la vie sur un bateau de couleurs, avec une musique où l'harmonie se brise, avec des personnages qui règnent sur le ciel et se penchent pour rappeler que le temps est un traître, que l'absence est insupportable. Les matins sont blêmes comme des lettres jaunies par les années, comme des promesses désuètes. Alors on décide d'apprendre l'oubli, apprendre à vivre sans la nostalgie, sans les bruits sourds et récurrents qui habitent le corps et l'esprit. Mais on ne réussit pas. On essaie. Et puis on se rend compte que l'exil, qu'il soit volontaire ou obligé, est un métier difficile, une présence au monde faite de conflits et d'illusions.

Que ce soit la communauté italienne vivant en Grande-Bretagne où la communauté maghrébine vivant en France, le constat est le même: le destin est déplacé; rien n'est à sa place, ni les hommes ni leur mémoire ni leur espérance. Alors on vit avec la désillusion à la boutonnière, car où qu'on aille, on porte l'étrangeté sur le visage et dans le regard.

Etre étranger c'est être séparé. Cela commence pour tout le monde à la naissance puisqu'on est séparé de la mère. Ensuite c'est la terre qui tient le rôle de la mère. La quitter c'est la trahir. Et si c'est la terre natale qui nous expulse hors de ses entrailles? Si c'est elle qui ne sait pas ou ne peut pas nous retenir? Toute l'histoire des immigrations commence avec cette interrogation. On passe alors le temps à combler ce vide, cette absence, ce manque. On essaie de reconstituer le village en maintenant les mêmes habitudes, en répétant les mêmes gestes, en célébrant les mêmes rituels. Bref, on fait un duplicata du pays sur une terre étrangère. Là est l'erreur. Car les pays ne peuvent vivre les uns sur les autres comme dans une compilation. Les pays se touchent mais ne se confondent pas. Ils se regardent mais ne s'annulent pas. Comment empêcher cela? Comment dire à des hommes et des femmes qu'on ne transporte pas tout un pays dans ses valises? Et même si on pouvait le recréer magiquement, il sera défiguré.

Que de pays subissent cet outrage dans des banlieues agitées par la délinquance,

malmenées par l'exclusion et humiliées par le racisme! Que de visages se brisent dans le malheur et la solitude! Que de vies basculent dans le néant! Alors on passe le temps comme on peut. On joue aux cartes. On joue à la loterie. On fait appel à la magie. On fait semblant d'être comme tout le monde, simple et humain. On se marie avec la personne du clan et on fait des enfants qui, tôt ou tard, vous échapperont.

L'Italie a longtemps voyagé en Europe. Son Sud a aussi émigré vers son Nord. Partout ce pays a laissé des traces. En Amérique, elles sont criantes; en Angleterre, elles sont discrètes. Les photos d'Owen Logan sont à la recherche de ces traces. Elles les captent avec malice ou avec subtilité. C'est un regard presque objectif sur une mémoire en marche, en activité et en éclats. L'oeil d'Owen Logan sait qu'il y a un peu de terre sur les visages, terre de Sicile, terre et sable de Naples, terre et sang de Sardaigne. Il s'approche à pas lents des gestes familiers de ces êtres déplacés et qui continuent de chercher les sacs où ils ont caché leurs racines. C'est comme un arbre qui a été transplanté et qui refuse de mourir. Il se penche, se courbe sous le vent et ramasse un peu d'eau pour ranimer ses racines.

Le travail d'Owen Logan est fait avec pudeur. C'est son habitude. Je me souviens des photos qu'il a prises du Maroc. Son regard ne m'a pas dérangé. Au contraire, j'ai retrouvé dans ces photos quelque chose de mon intimité marocaine, révélée avec tact et délicatesse, mais aussi avec vérité ce qui ne cache pas la violence existante.

La vie n'est pas figée dans les photos d'Owen Logan. Le mouvement est souligné, désigné par l'instantané, par la précision des détails. Aucune mise en scène. Aucun leurre. Les photos voyagent dans les yeux de ceux qui prennent le temps de les regarder autrement que des images. C'est ce que j'ai fait. C'est un voyage qui m'a ramené à mon pays, le Maroc. Ainsi, parti d'Angleterre en passant par l'Italie, je me suis retrouvé chez moi, à Tanger!

Merci Owen Logan!

Tahar Ben Jelloun
Paris, janvier 1994

Wherever we go, on our face we wear our land. Whatever we do, in the soles of our shoes, in the timbre of our voice, in the texture of our skin, in the depth of our eyes we wear our country. The wind chases after us, depositing on our lips the scent of home, the flashes of memory, the song of our origins. Even when absent from the English sky, the sun leaves its mark in the wrinkles of old people. It too remembers. And then comes the night with its processions. When the body is far from its native land dreams grow in number and in stature. To a music with broken harmonies they bring back life in a colourful boat, with some personages whose realm is the sky and who peer over to remind us that time is a traitor, that absence is unbearable. Mornings are wan, like letters which have faded with the years, like promises long out of date. So we resolve to learn how to forget, to learn how to live without nostalgia, without those dull and incessant noises which inhabit the body and the soul. But we don't succeed. We keep on trying. Until we realise that, whether spontaneous or enforced, exile is a difficult occupation, a presence placed in the world made up of conflicts and illusions.

Whether it's the Italian community living in Britain or the North African community living in France, the report is the same: destiny is displaced; nothing is in its place, neither men, nor their memory, nor their hope. So we live with disillusion in our buttonholes, because, wherever we go, we wear foreignness on our faces and in our gaze.

To be foreign is to be separate. That, for all of us, begins at birth as we are separated from mother. Then it's the land that takes over the role of mother. To leave her is to betray her. And supposing it is our homeland which evicts us from her womb? What if she does not know how, or is unable, to hold onto us? The whole history of immigrations starts with this question. So we pass the time by filling this emptiness, this absence, this yearning. We try to reconstruct the village by retaining the same habits, by repeating the same gestures, by celebrating the same rituals. In short, we make a copy of our country on foreign soil. That's where the mistake lies. Because countries cannot live one on top of the other as in a compilation. Countries touch each other but do not merge. They look at, but do not cancel, each other. How can we prevent it? How are we to explain to men and women that we cannot transport a whole country in our luggage? And even if we could recreate it magically, it will be disfigured.

How many countries suffer this violation in their suburbs troubled by delinquency, maltreated by exclusion and humiliated by racism! How many faces crack in the misfortune and solitude! How many lives tip over into the abyss! So we spend our time as best we can. We play cards. We bet on the lottery. We appeal to magic. We pretend to be like everyone else, ordinary and human. We marry someone from the clan and we have children who, sooner or later, will break free.

Italy has travelled in Europe for a long time . The south of the country has also emigrated towards the north. The country has left its traces everywhere. In America these are striking; in England, discreet. Owen Logan's photographs go in search of these traces. They tune into them with mischief or subtlety. It's an almost objective look at a memory on the move, in action and in fragments. Owen Logan's eye knows that there is a bit of earth on their faces, earth from Sicily, earth and sand from Naples, earth and blood from Sardinia. He approaches at a measured pace the familiar gestures of these displaced people, who continue to search for the bags where they have hidden their roots. It's like a tree which has been transplanted and which refuses to die. It leans over, bends in the wind and collects a little water to bring its roots back to life.

Owen Logan's work is made with reserve. That is his usual way. I remember those photographs which he took in Morocco. His gaze did not upset me. On the contrary, I rediscovered something of my Moroccan intimacy, revealed with tact and delicacy, but also with truth which does not conceal the inherent violence.

In Owen Logan's photographs, life is not frozen. Movement is underlined, denoted by the instant, through the precision of details. No stage setting. No deceit. The photographs travel in the eyes of those who take the time to look at them, other than just as images. That's what I did. It's a journey which took me back to my country, Morocco. So, having left England and by way of Italy, I found myself at home, in Tanger!

Thank you Owen Logan!

Tahar Ben Jelloun
Paris, January 1994

Dovunque si vada, si porta la propria terra sul viso. Qualsiasi cosa si faccia, si porta il paese nella suola delle scarpe, nel timbro della voce, nella grana della pelle, nel fondo degli occhi. Il vento ci insegue e deposita sulle nostre labbra il profumo del paese, i lampi del ricordo, il canto delle origini. Il sole, anche se assente dal cielo dell'Inghilterra, lascia una traccia nelle rughe dei vecchi. Anche lui si ricorda. E poi c'è la notte con i suoi corteggi. I sogni diventano numerosi e grandiosi quando il corpo è lontano dal suolo natale. Riportano la vita su un battello di colori, con una musica in cui l'armonia si spezza, con dei personaggi che regnano sul cielo e si affacciano per ricordarci che il tempo è traditore, che l'assenza è insopportabile. Le mattine sono livide come lettere ingiallite dagli anni, come promesse non mantenute. Allora si decide di imparare l'oblio, di imparare a vivere senza la nostalgia, senza i rumori sordi e ricorrenti che vivono nel corpo e nell'anima. Ma non ci si riesce. Si prova. E poi ci si rende conto che l'esilio, volontario o meno che sia, è un mestiere difficile, una presenza nel mondo fatta di conflitti e di illusioni.

Che sia la comunità italiana che vive in Gran Bretagna o la comunità magrebina che vive in Francia, la constatazione è la stessa: il destino è spostato; niente è al suo posto, né gli uomini né la loro memoria né la loro speranza. Allora si vive con la disillusione all'occhiello, perché dovunque si vada si porta l'estraneità sul viso e nello sguardo.

Essere stranieri vuol dire essere separati. Questo comincia per tutti alla nascita poiché si è separati dalla madre. Poi è la terra che tiene il posto della madre. Lasciarla è tradirla. E se fosse la terra natale che ci butta fuori dalle sue viscere? Se fosse lei che non sa o che non può trattenerci? Tutta la storia delle immigrazioni comincia con questa domanda. Si passa allora il tempo a riempire questo vuoto, questa assenza, questa mancanza. Si tenta di ricreare il villaggio mantenendo le stesse abitudini, ripetendo gli stessi gesti, celebrando gli stessi rituali. Insomma si fa un duplicato del paese in una terra straniera. Lì sta l'errore. Perché i paesi non possono vivere gli uni sugli altri come in una compilazione. I paesi si toccano ma non si confondono. Si guardano ma non si annullano. Come impedire questo? Come dire a uomini e donne che non si trasporta tutto un paese nelle proprie valige? E anche se si potesse ricrearlo magicamente, sarebbe sfigurato.

Quanti paesi subiscono questo oltraggio nelle periferie agitate dalla deliquenza, maltrattate dall'esclusione e umiliate dal razzismo! Quanti visi si spezzano nell'infelicità e nella solitudine! Quante vite oscillano nel nulla! Allora si passa il tempo come si può. Si gioca a carte. Si gioca al lotto. Si fa appello alla magia. Si fa finta di essere come tutti, semplici e umani. Ci si sposa con la persona del proprio clan e si fanno dei figli che, prima o poi, sfuggiranno.

L'Italia ha a lungo viaggiato in Europa. Il suo Sud è anche emigrato verso il suo Nord. Dappertutto questo paese ha lasciato delle tracce. In America, gridano; in Inghilterra, sono discrete. Le foto di Owen Logan sono alla ricerca di queste tracce. Le captano con malizia o finezza. E' uno sguardo quasi obiettivo su una memoria in marcia, in attività, in esplosione. L'occhio di Owen Logan sa che c'è un po' di terra sui visi, terra di Sicilia, terra e sabbia di Napoli, terra e sangue di Sardegna. Egli si avvicina a passi lenti ai gesti familiari di questi profughi che continuano a cercare i fagotti in cui hanno nascosto le loro radici. Come un albero che è stato trapiantato e che rifiuta di morire. Si china, si piega al vento e raccoglie un po' d'acqua per rianimare le sue radici.

Il lavoro di Owen Logan è fatto con pudore. E' sua abitudine. Ricordo le foto che ha scattato in Marocco. Il suo sguardo non mi ha disturbato. Al contrario ho trovato in quelle foto qualche cosa della mia intimità marocchina, rivelata con tatto e delicatezza, ma anche con verità, cosa che non nasconde la violenza esistente.

La vita non è ferma nelle foto di Owen Logan. Il movimento è sottilineato, designato dall'istantanea, dalla precisione dei dettagli. Nessuna messa in scena. Nessun inganno. Le foto viaggiano negli occhi di coloro che si danno il tempo per guardarle non come delle semplici immagini. E' quello che ho fatto io. E' un viaggio che mi ha riportato al mio paese, il Marocco. Così, partito dall'Inghilterra, passando per l'Italia, mi sono ritrovato a casa mia a Tangeri!

Grazie Owen Logan!

Tahar Ben Jelloun
Parigi, gennaio 1994

PLACES, CHANCES AND DREAMS

Among people who have emigrated I have met more than one who spoke of dreams. I remember a man who dreamt frequently but found it peculiar that his dreams were always situated in his homeland. His dreams never involved his long second life - only his life of memory. The emigrant is often a prospector, a waking dreamer. It is an odd symmetry in some emigrants' lives that the waking dreams of a foreign place should be followed later in life by sleeping adventures in a distant homeland.

Treasures appear only to the man who is fated to find them.

In Italy there are some ancient traditions surrounding dreams. In *Christ Stopped at Eboli*, Carlo Levi describes the process in which a peasant can dream of the exact location of treasure and then, in the depth of night, go straight to the spot and dig it up. In today's urban environment the lottery prize may have replaced hidden treasure but the tradition of using dreams still survives, particularly in the poorer sections of society. The form of *Vite allo specchio* is borrowed from *La smorfia*, a handbook which serves as an index of dreams. In this index every possible component of a dream is given a number. With *La smorfia* a dream is used to give a sequence of six numbers to play on the lottery. Thus, in the city too, riches can be located through dreams. It is unusual for a book to represent dreams in such an ordered and archetypal way. To understand something about this order we don't need to go back to the ancient origins of the *Smorfia*; we can appreciate its basis in the human desire to gain insight and perhaps some control in matters of chance.

The emigrant, like the gambler who enters ever deeper into a relationship with chance, may stake his last resources in the hope of finally gaining the upper hand. To escape the arbitrary nature of life on the margins of one society, the emigrant makes an attempt to raise the stakes in another country where his or her life will at least have direction. He or she will hope to become part of the mainstream. In the world of capital some people who deal in vast sums are called *players*; emigrants however, with their labour and perhaps small resources, often play a much more personally dangerous game.

In Morocco, tales abound of the various attacks experienced by the émigré community in Europe. It is a frightening saga of events that are no doubt intended as warnings

against leaving. Emigration however relies on a delicate balance of certainties and possibilities, between fortunes and misfortunes. On this basis the exodus continues. The ferry from Tanger to Algeciras leaves today as it does every day and many of the Moroccans on board will never return to live in their homeland. Some people might also leave tonight in small boats hoping to reach Spain, un-detected, but the crossing is dangerous and the mortality rate is high. By whatever means, people are still leaving, often out of desperation with continual unemployment and subsistence living but also with a quiet sense of bravado that can be acquired by facing one's own destiny. It was this experience that was expressed when the words of Tahar Ben Jelloun were placed on the coffin of a Moroccan emigrant recently killed in a bomb explosion in Milan. The lines read,

I am the other who has crossed a country on a footbridge suspended between two dreams.

Last century many of the poor emigrants from Italy arrived in Britain on foot, having walked across Europe. The presence of their descendants in this country is the result not of a plan, but of an accord made by that first generation with fate, or its secular double, chance. Like any gamble, the odds were calculated, yet emigration always remained an act of faith in the future. A better life was envisaged in another place, but the location of these other lives and places could never be certain. Children were born during the search. Britain was one place which for many became the destination.

Their arrival was the cause of much concern. In 1892 the Rev G. S. Reaney wrote of Italians in Britain, in his article '*The Moral Aspect*',

It may not be possible for anyone to say 'they drink' or 'their life is filled with lubricity', yet it seems to have a lowering effect upon the manners and morals of all those who are compelled to herd with the foreigner. Their very virtues seem prolific of evil when, like some seed blown by the winds, they fall and fructify in English soil. It may be difficult to explain the fact, but fact it is.

Almost fifty years later the fact was clarified. In April 1940 *The Daily Mirror* wrote of each Italian in Britain as "an indigestible unit of population"; the "brown-eyed Francescas and Marias, beetle-browed Ginos, Titos and Marios" were now a dangerous

threat to national security. In June all Italian men in Britain between the ages of 17 and 60 were arrested after Winston Churchill's instruction to 'collar the lot'. Across Scotland, in the major cities, there were riots against the Italian communities. Some of those men who had made the journey through Europe either as children or adults and whose sons were to serve in the British army were now deported to the new world. They made this journey to internment camps as 'enemy aliens' but 446 of them died at sea on the *SS Arandora Star*.

Although the history of Italian emigration is of course specific, there are parallel experiences in our times. In each era there are new migrants who have the same special and ambiguous relationship with fate. Their presence, wherever they are, is always in some way necessary for the larger society although their part in its global political and economic relationships is often veiled. Sometimes the shifting tides of these relationships leave them stranded out of time and out of place. Also there is always the danger that their numbers come to be seen as superfluous. Numbers are a perennial issue that chart in a seemingly quantifiable way the 'tolerance' of the other culture.

Integration is still seen as a solution for immigrants, the nearest thing to a guarantee, but it never has been so simple. It was Italians, in this zone of integration, who experienced the most widespread persecutions of the war years in Britain. Indeed for some it was the depth of their integration which later made reconciliation all the harder. For the outcast to feel rejection there must also be a sense of belonging.

After 48 years in Britain my mother now often thinks of returning to Italy. To do this would be to make another accord with great uncertainty. For a while her life here was a mirror of her absence there, but time changes the spaces one leaves behind; they become more and more inaccessible until they may be only dreams.

Owen Logan
Edinburgh, July 1993

LUOGHI, FORTUNA E SOGNI

Ho incontrato più di un emigrante che parlava di sogni. Ricordo un uomo che sognava di frequente ma trovava strano che i suoi sogni avessero sempre luogo nel paese natale. I suoi sogni non riguardavano mai la sua seconda vita - solo quella dei ricordi. L'emigrante è spesso uno che rincorre qualcosa, un sognatore ad occhi aperti. E' una strana simmetria, quella nella vita di alcuni emigranti, che fa sì che il sognare ad occhi aperti un paese straniero sia seguito più tardi nella vita, da sogni di avventure in una patria lontana.

I tesori appaiono solo all'uomo che è destinato a trovarli.

In Italia ci sono diverse antiche tradizioni che riguardano i sogni. In *Cristo si è fermato a Eboli,* Carlo Levi descrive il processo attraverso il quale un contadino riesce a sognare il luogo esatto in cui è sepolto un tesoro e poi, nel mezzo della notte, va diritto al punto giusto e lo porta alla luce. Nell'ambiente urbano di oggigiorno il tesoro nascosto è stato probabilmente rimpiazzato dai premi della lotteria ma la tradizione di usare i sogni sopravvive ancora, particolarmente nello strato più povero della società. Lo stile di *Vite allo specchio* è preso a prestito da *La smorfia*, un manuale che serve da catalogo dei sogni. In questo catalogo, ad ogni possibile componente del sogno, viene assegnato un numero; con *La smorfia* un sogno può essere usato per dare una successione di sei numeri da giocare al lotto. Perciò, anche in città è possibile localizzare tesori attraverso i sogni. E' insolito per un libro rappresentare i sogni in maniera così ordinata ed esemplare. Per capire qualcosa di quest'ordine non è necessario tornare indietro alle antiche origini della *Smorfia*, ma è possibile trovarne le radici nel desiderio umano di riuscire a conoscere a fondo e forse anche a controllare la sorte.

L'emigrante, come il giocatore d'azzardo, che entra sempre in rapporto con la fortuna, può scommettere le sue ultime risorse nella speranza di vincere. Per sfuggire all'arbitraria natura della vita al margine di una società, l'emigrante cerca di aumentare le proprie scommesse in un altro paese dove la vita avrà per lo meno una direzione.

Egli spera di diventare parte della maggioranza. Nel mondo del capitale coloro che maneggiano grandi somme di denaro sono chiamati *giocatori* ma sono gli emigranti con il loro lavoro e le loro risorse, probabilmente scarse, che fanno spesso un gioco molto più pericoloso rischiando a livello personale.

In Marocco abbondano racconti sugli attacchi sofferti da parte delle comunità emigrate in Europa. E' una spaventosa saga di eventi intesa senza dubbio a scoraggiare l'emigrazione dal paese. L'emigrazione tuttavia fa affidamento su un delicato equilibrio di certezze e possibilità, fra fortuna e sfortuna, e su questa base l'esodo continua. Il traghetto fra Tangeri e Algeciras parte oggi come sempre e molti dei marocchini a bordo non torneranno vivi nella madrepatria. Qualcuno forse cercherà di partire questa notte in una piccola barca sperando di raggiungere inosservato la Spagna, ma la traversata è pericolosa e molti muoiono. Coi mezzi più disparati la gente parte ancora, spesso per la disperazione causata dalla continua disoccupazione, da un livello di vita di sussistenza ma anche da un pacato senso di spavalderia acquisito affrontando faccia a faccia il proprio destino. E' questa l'esperienza espressa dai versi di Tahar Ben Jelloun posti sulla bara di un emigrante Marocchino recentemente morto a Milano per l'esplosione di una bomba:

Io sono quell'altro che ha attraversato un paese su una passerella sospesa tra due sogni.

Nel secolo scorso molti poveri emigranti che dall'Italia vennero in Gran Bretagna arrivarono a piedi, dopo aver attraversato l'Europa. La presenza dei loro discendenti in questo paese non è il risultato di un piano prestabilito, ma di un accordo stipulato da quella prima generazione, con il destino o con il suo sosia secolare, la fortuna. Come in un gioco d'azzardo, si consideravano le probabilità, ma l'emigrazione rimaneva un atto di fede nel futuro. Si prevedeva una vita migliore in un altro luogo, tuttavia l'ubicazione di queste altre vite e luoghi non poteva mai essere sicura. Nacquero dei figli durante il processo di ricerca. La Gran Bretagna fu il luogo che per molti divenne la destinazione finale.

L'arrivo degli emigranti fu causa di grandi preoccupazioni. E' del 1892 lo scritto del Reverendo G.S.Reaney *L'aspetto morale*, un articolo sugli italiani in Gran Bretagna:

Forse non è possibile accusarli di eccedere nel vizio dell'alcool o di condurre una vite lubrica,

eppure sembra che la loro esistenza abbia un effetto degradante sulle maniere e sulla morale di coloro che sono obbligati a mischiarsi alla mandria degli stranieri. Le loro stesse virtù sembrano essere prolifiche di male quando, come semi sparsi dal vento, cadono e si riproducono sul suolo inglese. Può essere difficile spiegare il fatto, ma fatto rimane.

Quasi cinquant'anni dopo il "fatto" venne chiarito. Nell'aprile del 1940 il quotidiano *The Daily Mirror* descrisse ogni italiano in Gran Bretagna come "..un elemento della popolazione duro da digerire..." "...le Francesche e le Marie dagli occhi scuri e i Gino, i Tito e i Mario dalla fronte bassa..." erano diventati allora una minaccia alla sicurezza nazionale. In giugno tutti gli italiani di sesso maschile dai 17 ai 60 anni d'età, vennero arrestati in seguito all' ordine di Winston Churchill di "acciuffarli tutti". Nelle maggiori città della Scozia ebbero luogo sommosse contro la comunità italiana. Alcuni degli stessi uomini che avevano affrontato il viaggio attraverso l'Europa, o da bambini o da adulti, e i cui figli erano stati arruolati nell'esercito britannico furono deportati nel Nuovo Mondo. Partirono per i campi di internamento come "nemici stranieri" ma 446 di loro persero la vita in mare a bordo dell'*Arandora Star*.

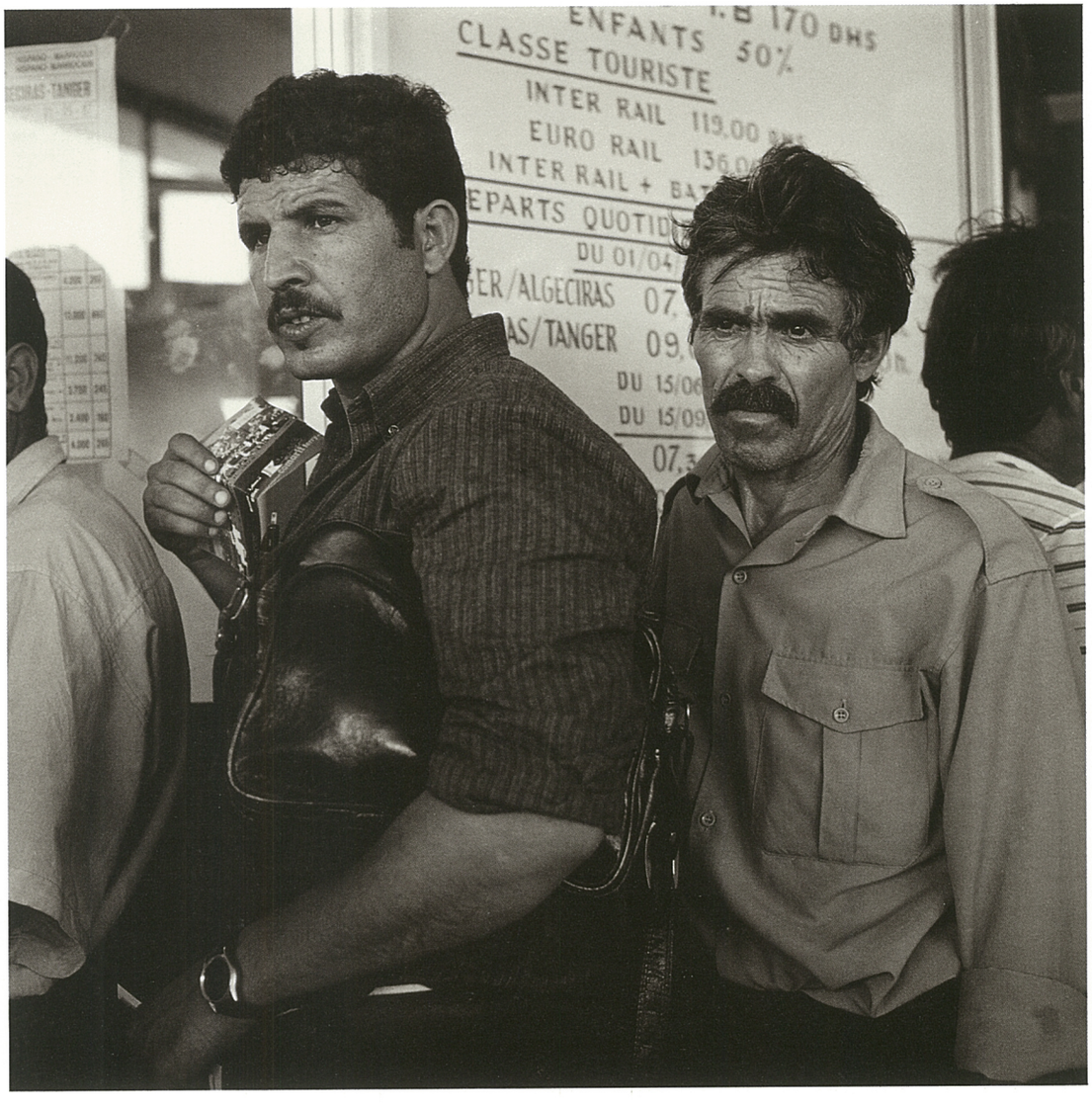
Benché la storia dell'emigrazione italiana sia indubbiamente unica, esistono esperienze parallele nei giorni nostri. In ogni epoca sono esistiti nuovi emigranti che hanno avuto ed hanno la stessa relazione speciale ed ambigua con il destino. La loro presenza ovunque si manifesti, è sempre stata in un qualche modo necessaria al resto della società nel senso più ampio del termine, benché il loro ruolo nelle relazioni sociali complessive, sia politiche che economiche, sia spesso velato. A volte l'avvicendarsi delle maree di queste relazioni li lascia come naufraghi al di fuori del tempo e dello spazio. Esiste altresì il pericolo che la loro consistenza numerica sia troppo visibile. I numeri sono un tema perenne che indica, in una forma altrettanto quantificabile, la "tolleranza " dell'altra cultura.

L'integrazione è ancora vista come una soluzione per l'emigrante, la cosa più vicina a una garanzia, ma non è mai stata molto semplice. Sono stati gli italiani, in questa zona d'integrazione, che hanno sofferto la più diffusa persecuzione negli anni del conflitto in Gran Bretagna; per alcuni di loro fu la profondità della loro stessa integrazione che rese più difficile, in seguito, la riconciliazione. Per sentirsi respinto l'emarginato deve avere un senso di appartenenza.

Dopo 48 anni in Gran Bretagna, mia madre ora pensa spesso di tornare in Italia. Realizzare questo significherebbe fare un patto con altre grandi incertezze. Per un periodo la sua vita qui è stata uno specchio della sua assenza là, ma il tempo cambia gli spazi che uno si lascia dietro; questi diventano sempre più inaccessibili fino a che, forse, non rimangono che sogni.

Owen Logan
Edimburgo, luglio 1993

DEPARTURES



Ticket queue, Tanger port, Morocco.
Fila per i biglietti, porto di Tangeri, Marocco.

Tanger port, Morocco.
Porto di Tangeri, Marocco.

Emigré family, Tanger port, Morocco.
Famiglia d'emigrante, porto di Tangeri, Marocco.

Arrival, Tanger - Algeciras ferry, Spain.
Arrivo del traghetto di Tangeri, Algercira, Spagna.

Moroccan street vendor, Madonna dell'Arco, Italy.
Venditore ambulante marocchino, Madonna dell'Arco, Italia.

The period of Italian mass emigration began in the second half of the nineteenth century. Between 1871 and 1940, some 20 million people had left Italy. In 1913 the number of emigrant departures reached a peak when some 900,000 people left the country in that one year. The most recent wave of emigration occurred in the 1950s and came predominantly from the southern regions of Italy where many of the people in the following photographs have their origins.

Il periodo di emigrazione di massa cominciò nella seconda metà del diciannovesimo secolo: fra il 1871 e il 1940, circa 20 milioni di persone lasciarono l'Italia. Il numero delle partenze raggiunse il massimo nel 1913 anno in cui circa 900.000 persone lasciarono il paese. Questo libro si occupa dell'ondata di emigrazione più recente, quella degli anni 50, che coinvolse soprattutto le regioni del sud Italia.

VITE ALLO SPECCHIO

A REFLECTION OF MEMORY

REFLECTIONS

BRITAIN

Those who died at sea - 24

Lorenzo Demarco, born Picinisco 5th February 1885, died at sea 2nd July 1940, one of 446 British-Italian men drowned when the SS Arandora Star was torpedoed while deporting 'enemy aliens' to internment camps in Canada.
Mount Vernon Cemetery, Edinburgh

Lorenzo Demarco, nato a Picinisco il 5 febbraio 1885, morto in mare il 2 luglio 1940, uno dei 446 italo- britannici annegati quando fu silurata la nave Arandora Star che li trasportava come 'enemy aliens' in un campo di internamento in Canada.

Nº 24 Quelli morti in mare

The survivor - 23

Elio Poli, one of the survivors of the Arandora Star.
Tarbolton, Ayrshire

Elio Poli, uno dei sopravvissuti della Arandora Star.

Nº 23 Il superstite

The grandmothers - 22

Two grandmothers on the feast day of Madonna del Carmine.
Clerkenwell, London

Due nonne alla festa della Madonna del Carmine.

Nº 22 Le nonne

The numbers - 21

Tombola game at the Italian Ladies' Club.
Glasgow

Gioco della tombola all'Italian Ladies' Club.

106
107
115
109
110
450

The crowd - 20

British-Italians outside St Peter's Italian church after the Madonna del Carmine procession.
London

Italo- britannici davanti alla chiesa italiana di San Pietro dopo la processione della Madonna del Carmine.

Nº 20 La folla

The archangel - 19

Archangel of the Madonna del Carmine procession.
London

Arcangelo della processione della Madonna del Carmine.

Nº 19 L'arcangelo

The time zones - 18

Signora Iannone and her clocks at the Wayfarer Café.
Edinburgh

La signora Iannone e i suoi orologi al Wayfarer Caffè.

Nº 18 | FUSI ORARI

The sea - 17

Flora Gallo, whose father Emilio was lost on the Arandora Star.
North Queensferry, Fife

Flora Gallo, il cui padre Emilio, fu tra i dispersi della Arandora Star.

Nº 17 Il mare

The mirror - 16

Gerardo Crolla and his father at the Century 2000 dancehall.
Edinburgh

Gerardo Crolla e suo padre alla sala da ballo Century 2000.

Nº 16 Lo specchio

The couple - 15

Italian association St Valentine's day dance.
Edinburgh

Ballo di San Valentino di una associazione italiana.

Nº 15 La coppia

The church - 14

Wedding guests at St Peter's Italian Church.
London

Invitati ad un matrimonio alla chiesa italiana di San Pietro.

Nº 14 La chiesa

The memorial - 13

Memorial to the victims of the Arandora Star, St Peter's Italian Church.
London

Lapide in memoria delle vittime della Arandora Star, chiesa italiana di San Pietro.

Nº 13 La lapide alla memoria

New Year's Day - 12

Italian New Year's Day dance, 1993, at the Century 2000 dancehall.
Edinburgh

Veglione di Capodanno,1993 alla sala da ballo Century 2000.

Nº 12 Capodanno

The pitch - 11

Italian sports day.
Alva, Stirlingshire

Giornata sportiva italiana.

Nº 11 Il campo

The little nap - 10

Scottish-italian footballer and his girlfriend.
Alva, Stirlingshire

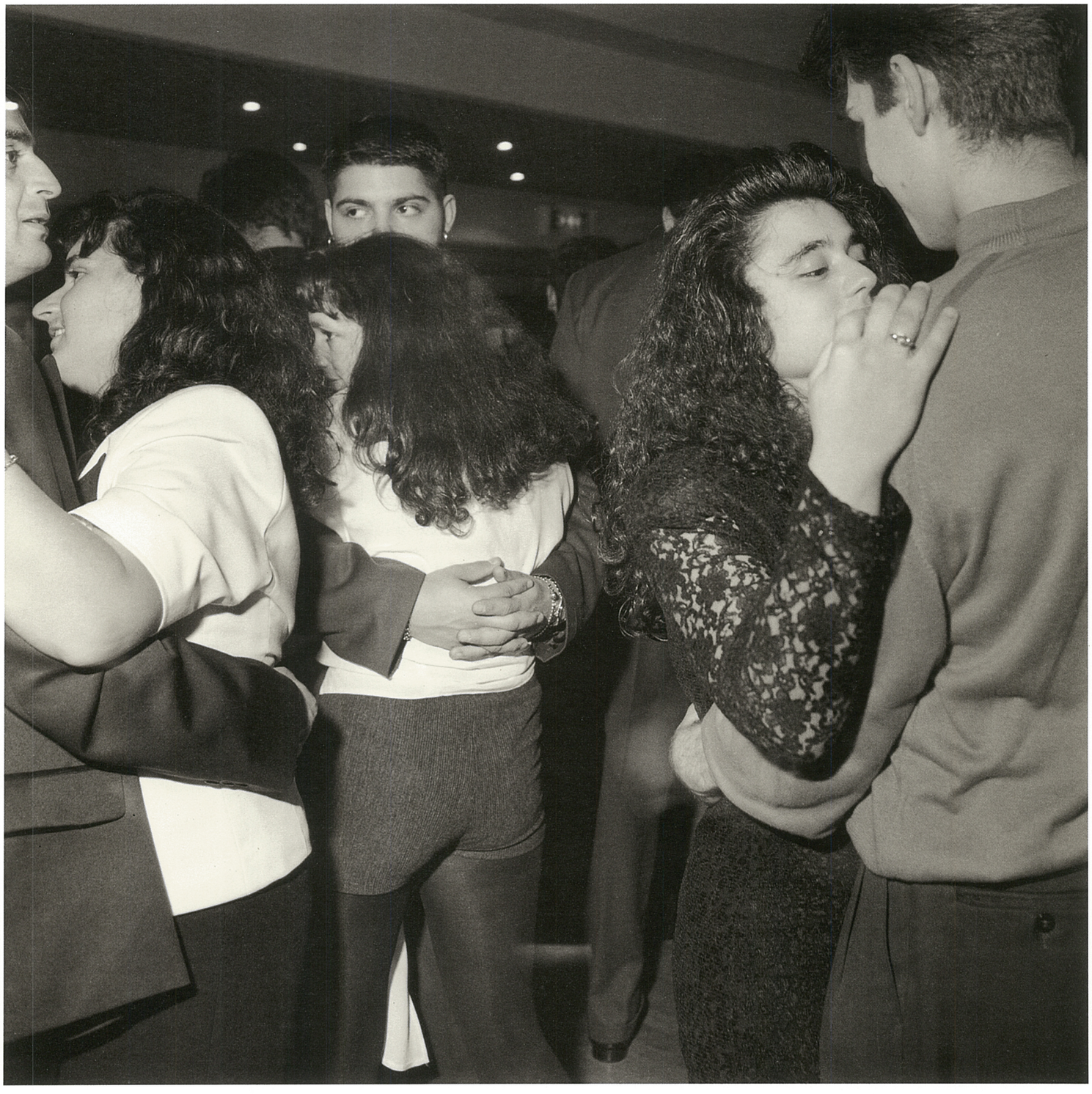
Un calciatore italo-scozzese e la sua ragazza.

Nº 10 Il pisolino

Easter - 9

Italian Easter dance.
Edinburgh

Pasqua, serata danzante degli italiani.

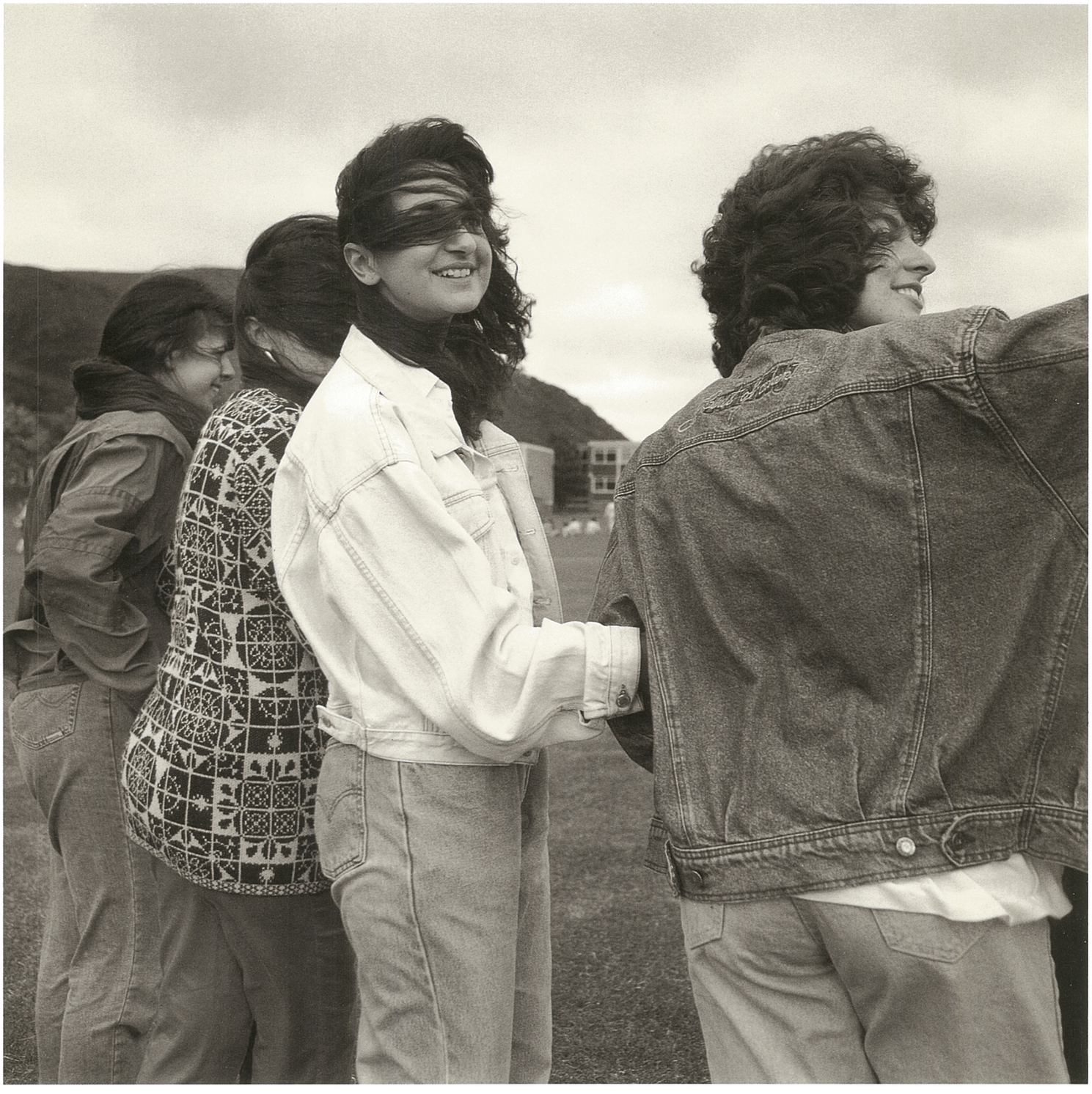


Nº 9 Pasqua

The spectators - 8

Italian sports day.
Alva, Stirlingshire

Giornata sportiva italiana.



Nº 8 Le spettatrici

The first generation - 7

Members of an Italian drama club play their grandparents in a Nativity play.
Edinburgh

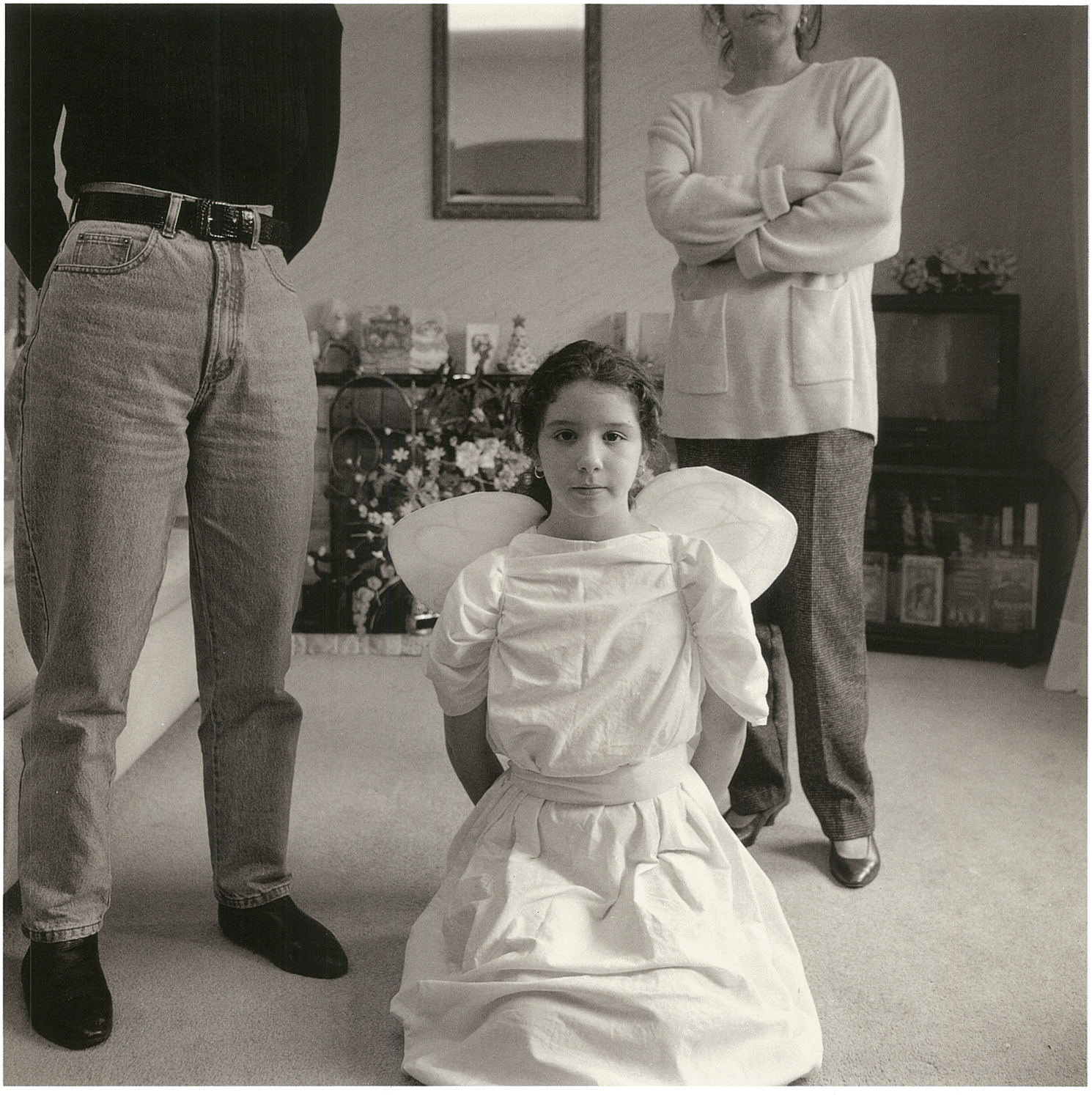
Membri di una filodrammatica italiana recitano la parte dei loro nonni in una scena della Natività.

Nº 7 La prima generazione

The little angel - *6*

Gabriella Pavone, member of the Ribalta drama club.
Edinburgh

Gabriella Pavone, membro della filodrammatica la Ribalta.



Nº 6 L'ANGIOLETTO

The flags - 5

Italian association at the Madonna del Carmine procession.
London

Una associazione italiana alla processione della Madonna del Carmine.

Nº 5 Le bandiere

The family - 4

Italian family picnic.
Alva, Stirlingshire

Picnic di famiglia.

Nº 4 La famiglia

The forebear - 3

Romolo Chiocconi's granddaughter and her great aunt.
Glasgow

La nipote di Romolo Chiocconi con la prozia, sorella del nonno.

Nº 3 L'ANTENATA

Veronica - 2

Madonna del Carmine procession.
London

La processione della Madonna del Carmine.

Nº 2 La Veronica

The other generation - 1

Three generations of a Scottish-Italian family.
Edinburgh

Tre generazioni di una famiglia italo-scozzese.

Nº 1 L'ALTRA GENERAZIONE

OF MEMORY

ITALIA

The draw - 0

L'estrazione del lotto.
Napoli

The weekly draw of winning lotto numbers.

Zero L'estrazione

The place of birth - 1

Tre generazioni, reparto maternità.
Napoli

Three generations, maternity ward.

Nº 1 Il luogo di nascita

The mother - 2

Reparto di neonatologia.
Napoli

Post natal care ward.

Nº 2 La madre

The child - 3

La piazza del paese.
Nola, Campania

Main square, Nola.

Nº 3 Il bambino

The world - 4

Stadio San Paolo.
Napoli

The San Paolo football stadium.

Nº 4 Il mondo

The flagellants - 5

Processione dei flagellanti.
Nocera Tirinese, Calabria

Flagellant's procession.

Nº 5 I FLAGELLANTI

The boys - 6

Al porto.
Castellamare di Stabia, Campania

At the docks.

Nº 6 I RAGAZZI

The women of the procession - 7

Processione della Madonna dell'Arco.
Napoli

Madonna dell'Arco procession.

Nº 7 Le donne della processione

The banner - 8

Processione della Madonna dell'Arco, Lunedì di Pasqua.
Napoli

Madonna dell'Arco procession, Easter Monday.

Nº 8 Lo stendardo

Edenlandia - 9

Fiera di Edenlandia.
Napoli

Edenlandia fairground.

Nº 9 EDENLANDIA

Santa Lucia - 10

Fotografia di un matrimonio e graffiti di protesta contro la disoccupazione.
Santa Lucia, Napoli

Wedding photography and unemployment protest graffiti.
(lavoro - work)

Nº 10 Santa Lucia

The twins - 11

Genitori con gemelli all'entrata della Rinascente.
Napoli

Parents and twins outside the Rinascente department store.

Nº 11 I GEMELLI

The broken chain - 12

Graffiti di protesta contro la disoccupazione.
Piazza dei Martiri, Napoli

Unemployment protest graffiti.

Nº 12 La catena rotta

The big shot - 13

Ritratto su commissione di un gangster ucciso prima che l'artista potesse completare l'opera.
Castello, Campania

The commissioned portrait of a gangster who was shot before the artist could complete the painting.

Nº 13 Il pezzo da novanta

The prayer - 14

Ex voto.
Napoli

Votive figure.

Nº 14 La preghiera

The two sides - 15

Spettatore, Stadio San Paolo.
Napoli

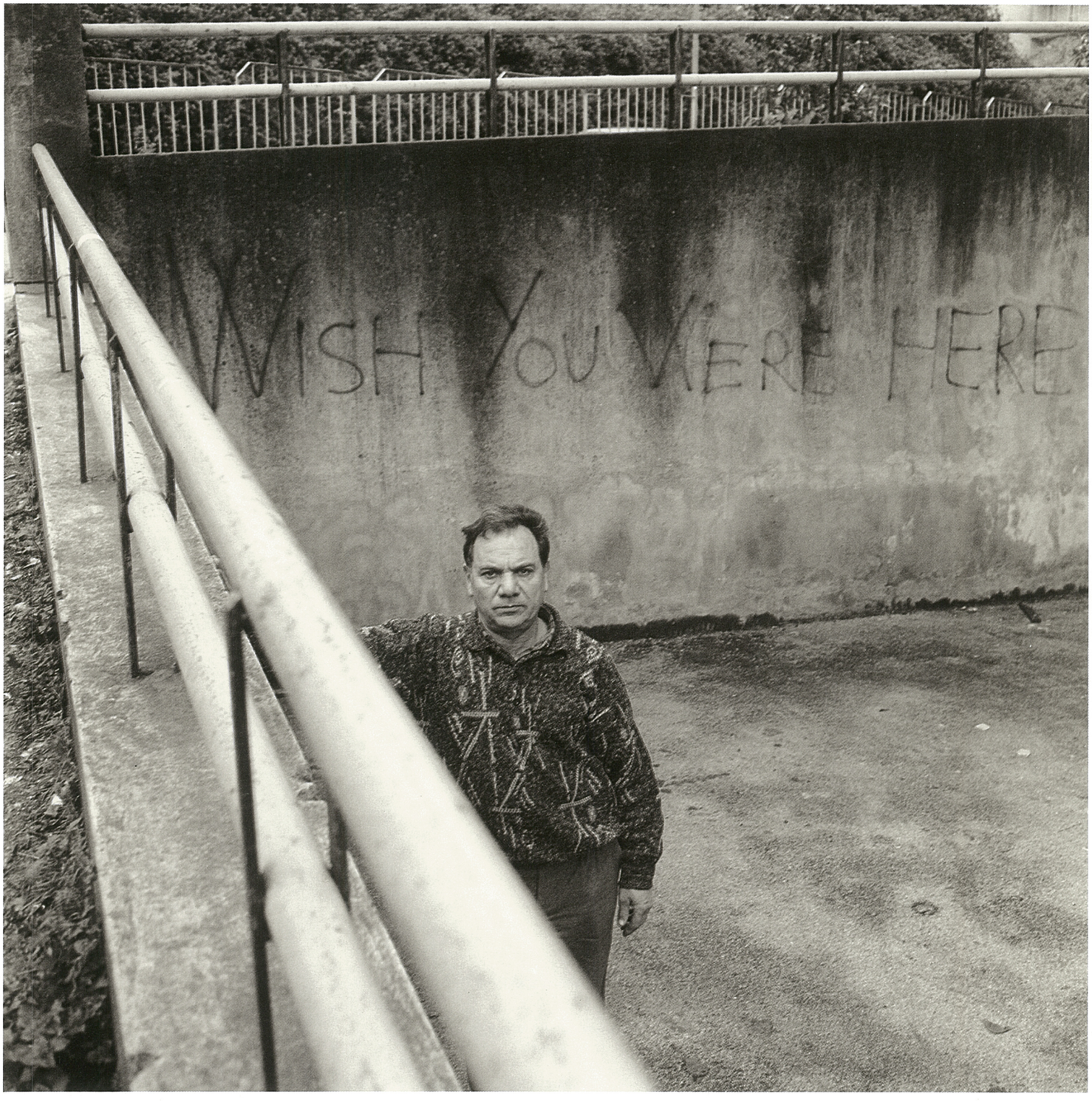
Spectator, San Paolo stadium.

Nº 15 I DUE LATI

The lyric - 16

Portiere.
Napoli

Caretaker.



Nº 16 Il verso

The American - 17

Italo-americano in vacanza.
Ischia

Italian-american man on holiday.

Nº 17 L'Americano

The audience - 18

Festa dei gigli.
Nola, Campania.

Festival of Lilies.

Nº 18 Gli spettatori

The Crucifixion - 19

Club San Gennaro.
Napoli

San Gennaro social club.

Nº 19 La Crocefissione

The ascent - 20

Stazione della Via Crucis.
Nocera Tirinese, Calabria

Station of the Cross.

Nº 20 La salita

The window - 21

Il giorno della processione.
Castellamare di Stabia, Campania

Day of the procession.

Nº 21 La finestra

The players - 22

Club della tombola.
Napoli

Tombola club.

Nº 22 Le giocatrici

The dear departed - 23

Cimitero del Pianto.
Napoli

Cemetery of sorrows.

Nº 23 La Buonanima

The grave -24

Maria Cibelli Guarracino, nata a Napoli il 24 ottobre 1901, morta a Roma il 2 ottobre 1981,
nonna del fotografo
Cimitero del Pianto, Napoli

Maria Cibelli Guarracino, born Naples 24 October 1901, died Rome 2 October 1981,
the photgrapher's grandmother.

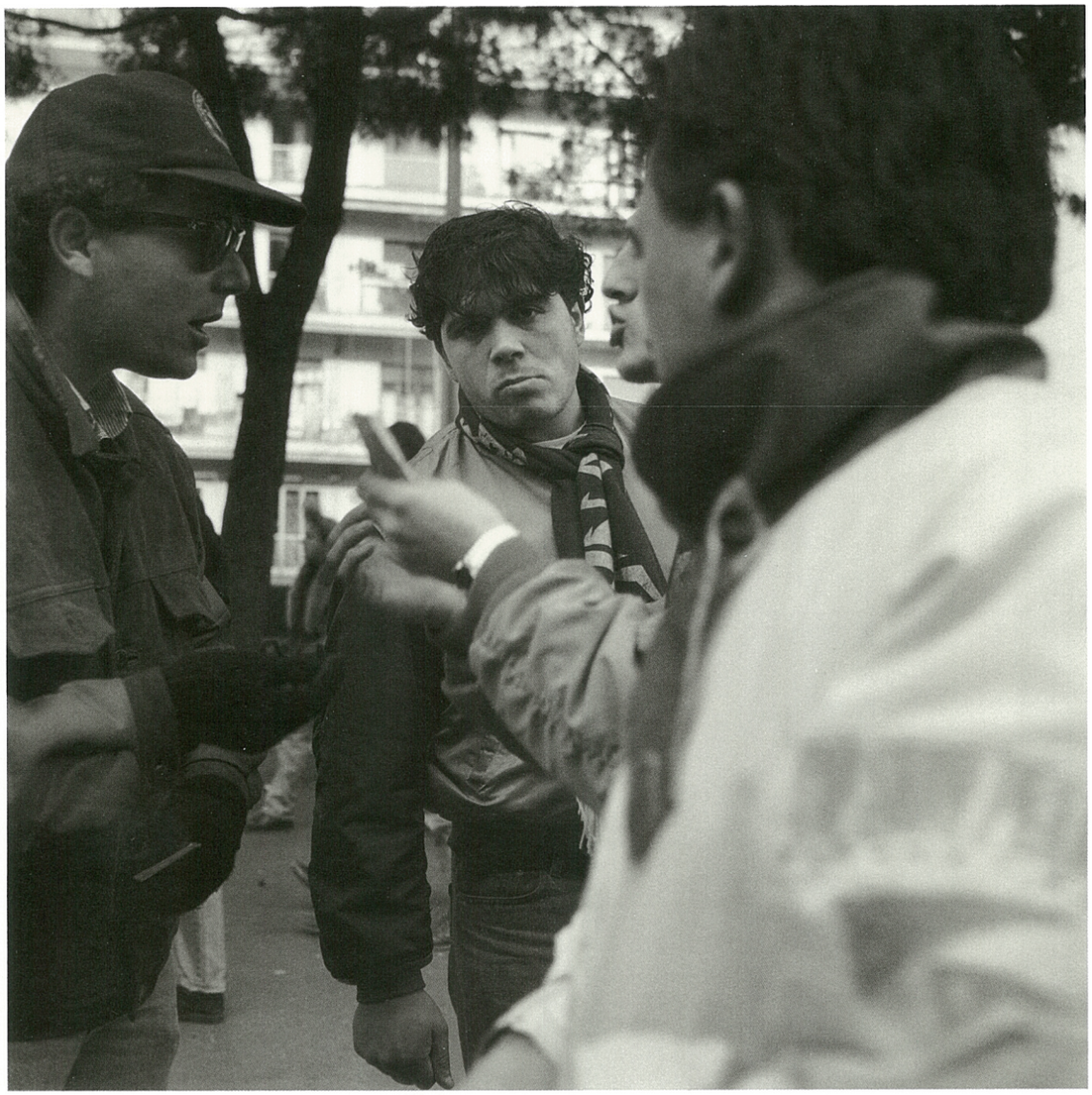
Nº 24 Il sepolcro

AFTERWORD

Italian television by satelite, Scotland.
Televisione italiana via satellite, Scozia.

Protestor, Naples.
Dimostrante, Napoli.

Fireworks, Castellamare di Stabia, Italy.
Fuochi d'artificio, Castellamare di Stabia.



Ultra football supporter, Naples.
Ultratifoso di calcio, Napoli.

Vesuvius, new road around the volcano.
Vesuvio, nuova strada del vulcano.

ACKNOWLEDGMENTS

I would like to take this opportunity to thank some of the many people who have offered their support for this project. I have been greatly reliant on the considerable energy of Luciana Rocca at the Italian Institute in Edinburgh, whose generosity of spirit encouraged me throughout. Jonathan Robertson of Duncan Jordanstone College of Art has been a willing listener and offered me much advice as well as his constant friendship. My thanks to Tahar Ben Jelloun whose special contribution to this book helped me make the connection between two strands of my work which belong together. Lynne Halfpenny of Edinburgh District Council raised and organised the funding for much of my work in Scotland and always maintained a good humour regardless of all the difficulties in that process. I first spoke to Ann Ross Paterson, the designer of this book, over one year before its publication and in that time she gave me much more of her time and advice than was fair of me to ask. I would like to mention Ruth Charity and David Chandler of the Photographers' Gallery who organised the exhibition of *Vite allo specchio*, both of them gave their expertise with great warmth. Special thanks also to Father Carmelo di Giovanni and David Morrison for their help respectively at St. Peters in London and Mount Vernon in Edinburgh. For their help and advice with translations, I would like to thank Giovanna Reboa and Dominique Daviau. In Italy there have been so many people who showed me great hospitality, again it is impossible to mention everyone but in particular I want to thank Giovanna Caliendo and her family, Angela and Mimo Iodice, Sergio Carotenuto of the Comune di Napoli and my great aunt Helen Guarracino. My work in Morocco led me into this project and I would like to express my gratitude to Anne-Marie Teeuwissen Abou el Aazm and Brett Rogers of the British Council, who both helped organise aspects of the two projects. Thanks also to Stevie Robinson at Ilford Ltd. who supplied photographic paper for the original prints. Lastly I would like to thank Rosaria who is also known as Rosemary, my mother. *O.L.*

This project was subsidised by the following organisations

Eurocreation, Paris.
The Scottish Arts Council and Edinburgh District Council.
The Photographers' Trustfund, London.

Published with the support of
The Italian Consulate in Edinburgh and London
and COMITES in Edinburgh.

First published in 1994 by Cornerhouse Publications, Manchester
and Istituto Italiano di Cultura, Edinburgh

Foreword © Tahar Ben Jelloun
Photographs and essay © Owen Logan

ISBN 0 948797 09 6

The moral rights of Owen Logan and Tahar Ben Jelloun have
been asserted

Translations: Luciana Rocca and Jonathan Robertson
Design: Ann Ross Paterson
Reprographics: Leeds Photo Litho
Print: Alna Press, Broxburn, Midlothian

The staff at Cornerhouse for Bloodlines are:
Dewi Lewis, Director
Niall Allsop, Producton
Alison Buchan, Sales & Distribution

Wherever we go, on our face we wear our land.
Whatever we do, in the soles of our shoes, in the timbre of our voice, in the texture of our skin, in the depth of our eyes we wear our country. The wind chases after us, depositing on our lips the scent of home, the flashes of memory, the song of our origins.

Tahar Ben Jelloun

£14.95

ISBN 0-948797-09-6

9 780948 797095

CORNERHOUSE PUBLICATIONS

Introduction to photographs from
Bloodlines - Vite allo specchio
in *Another Country*
City Art Centre
Edinburgh (2018-2019)

Following in Italian Footsteps, photographs by Owen Logan, in *Another Country*, City Art Centre exhibition, Edinburgh.

In 1926, Owen Logan's mother was the first Italian born in what was then Italian Somalia. In Rome, at seventeen, she married a soldier of the British Eighth Army which had successfully invaded Italy. After the Second World War they settled in Edinburgh where they raised their family. The pictures on display here by their son born in 1963, come from his 1994 book on Italian emigration, *Bloodlines: vite allo specchio* (*lives in the mirror*).

With a forward by the Moroccan born author Tahar Ben Jelloun, Logan corrects what he regards as the sanitised history of Italian emigration, a version that brushes over experiences of prejudice, discrimination and political scapegoating in Britain. By the mid 1990s, with Italy and Britain both members of the European Union, it was possible to forget the socio-economic rivalries and phobia of Italians in the 19th century, or the tragic path to fascism and war in the 20th century, and to simply say "we're all Europeans now."

In the time of Brexit, *Bloodlines* continues to remind us that no matter how industrious, socially integrated, or politically friendly, immigrants are at risk of persecution. They will be regarded by some as "an indigestible unit of population" as the Daily Mirror newspaper described Italians in 1940, the year Italy's fascist dictator, Benito Mussolini, declared war on Britain. Yet members of the British establishment including press barons, and political leaders like Winston Churchill, had lent enthusiastic support to Italian fascism, showering praise on its leader. Only three years earlier they had turned a blind eye to Italy's horrific war crimes in Ethiopia. Facing the consequences of a misconceived anti-egalitarian alliance Churchill turned on Italians in Britain. With his now infamous order to "collar the lot" the most ardent anti-fascist Italians involved in Britain's propaganda efforts were also imprisoned.

Logan's photographs here point out the tragic consequences of a seductive sense of family and spiritual belonging that fascism offered to Italian emigrants worldwide in the 1930s. From Italian fascism, to what is called 'Islamic fascism' today, Logan says it is the poor who pay the highest price for this form of anti-egalitarian political courtship.

*

Owen Logan is a researcher and photographer. He is co-editor of *Contested Powers: Energy and Development in Latin America* (2015 Zed Books); *Flammable Societies: Studies on the Socio-economics of Oil and Gas* (2012 Pluto Press). Between 2010 and 2014 he co-edited the Glasgow based *Variant* magazine devoted to cross-currents in culture. He also co-curated *The Kings Peace: Realism and War* (Stills, Edinburgh 2014). As a photographer his publications include *Masquerade, Michael Jackson Alive in Nigeria*, with Uzor Maxim Uzoatu, (Altered Images/Stills 2014); *Bloodlines - vite allo specchio*, foreword by Tahar Ben Jelloun, (Cornerhouse 1994); *Al Maghrib*, with stories by Paul Bowles, (Polygon 1989). His projects have toured internationally and his pictures are in several public collections including the Scottish Parliament. He currently leads an inter-university research project for Aberdeen University's Centre of Citizenship, Civil Society and the Rule of Law (CISRUL) *The Spirit of Fascism in the Arts and the Prospects for Cultural Democracy: Testing a randomised jury model.*